

Luc 7, 1 à 10 L'autorité en question. Pascal Geoffroy.

Dim 3 oct 2021 Épernay

Lecture biblique : Luc 7, 1 à 10 :

« Après avoir achevé tous ces discours devant le peuple qui l'écoutait, Jésus entra dans Capernaüm. Un centurion avait un serviteur auquel il était très attaché, et qui se trouvait malade, sur le point de mourir. Ayant entendu parler de Jésus, il lui envoya quelques anciens des Juifs, pour le prier de venir guérir son serviteur. Ils arrivèrent auprès de Jésus, et lui adressèrent d'instantes supplications, disant: Il mérite que tu lui accordes cela; car il aime notre nation, et c'est lui qui a bâti notre synagogue. Jésus, étant allé avec eux, n'était guère éloigné de la maison, quand le centurion envoya des amis pour lui dire: Seigneur, ne prends pas tant de peine; car je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit. C'est aussi pour cela que je ne me suis pas cru digne d'aller en personne vers toi. Mais dis un mot, et mon serviteur sera guéri. Car, moi qui suis soumis à des supérieurs, j'ai des soldats sous mes ordres; et je dis à l'un: Va! et il va; à l'autre: Viens! et il vient; et à mon serviteur: Fais cela! et il le fait. Lorsque Jésus entendit ces paroles, il admira le centurion, et, se tournant vers la foule qui le suivait, il dit: Je vous le dis, même en Israël je n'ai pas trouvé une aussi grande foi. De retour à la maison, les gens envoyés par le centurion trouvèrent guéri le serviteur qui avait été malade. »

Frères et sœurs,

Je tiens à vous faire remarquer que ce récit a tellement frappé les premières générations de chrétiens qu'une phrase de ce texte est restée dans les liturgies de la cène dans toutes les églises d'Orient et d'Occident. Cette phrase est : « *Seigneur, je ne suis pas digne d'être appelé ton enfant, mais dis-seulement une parole et je serai guéri* ». De quelle guérison s'agit-il ?

Nous pourrions lire ce récit comme le récit de la guérison du serviteur anonyme d'un centurion en garnison à Capharnaüm il y a 2000 ans, ce qu'il est assurément, mais en tant que tel, cette histoire n'aurait qu'un intérêt limité.

Je vous propose de le lire et de l'interpréter comme un récit de guérison nous concernant nous aussi dans nos relations d'autorité, car le plus souvent, nos relations d'autorité sont malades et ont besoin de guérison.

Les êtres humains ont spontanément une conception faussée de l'autorité qui est presque toujours l'objet d'une revendication par les uns et d'une contestation par les autres. On revendique le plus souvent pour soi une autorité pour pouvoir exiger quelque chose des autres.

Or l'autorité n'est pas quelque chose que l'on peut imposer aux autres. C'est quelque chose que l'on ne peut que reconnaître aux autres. L'autorité véritable ne se prend pas, elle ne peut que se donner. D'ailleurs l'autorité qui veut s'imposer se ruine elle-même. C'est tout le sens de cette histoire que de fonder sur cette base la question de l'autorité et de l'obéissance.

Regardons de plus près ce récit. Un centurion a un serviteur malade. Il envoie des anciens de la ville aller chercher Jésus. Ces anciens font crédit au centurion qu'ils connaissent

bien et vont voir avec empressement Jésus pour soutenir la demande de celui-ci et font de bon cœur ce qu'il leur a demandé.

Jésus fait lui aussi crédit à ces anciens et obéit à leur demande. Il se met en route.

Peu de temps après, le centurion envoie d'autres personnes désignées comme des amis pour dire à Jésus de ne pas aller jusque chez lui. Là encore, Jésus se conforme à ce qu'on lui demande. On lui demande de venir il y va. On lui demande de ne plus venir, il n'y va plus. Il ne conteste pas.

Il n'y aura pas de rencontre directe entre le centurion et Jésus mais toute une chaîne de paroles et de demandes. Ce qui est remarquable, c'est que chacun fait ce les autres lui ont demandé et de plus, on sent de l'empressement à obéir dans chaque détail du récit.

Et c'est justement cette réalité qui est au centre de la parole du centurion largement développée dans les trois Évangiles. Quand il dit, je suis un officier, j'ai des chefs au-dessus de moi à qui j'obéis et des subordonnés à qui je demande des choses. Cette obéissance empressée est donnée en modèle par Jésus.

Dans cette histoire, tout le monde fait ce que quelqu'un d'autre lui a demandé de faire : le centurion, les anciens de la synagogue, les amis du centurion, et Jésus lui-même. Même la maladie du serviteur va obtempérer. Elle s'en va sur l'ordre de Jésus. Ce serviteur va à nouveau pouvoir obéir à son maître.

Cette répétition de paroles et d'obéissances nous montre ce que c'est que l'autorité véritable. L'autorité authentique est celle qui se donne à quelqu'un d'autre et non pas celle que l'on revendique pour soi-même. Tout le récit est structuré par cette réalité.

Jésus lui-même le Maître absolu se comporte comme quelqu'un qui obéit sans contester aux anciens de Capharnaüm puis aux amis du centurion.

Dans le sillage du Christ, la vie chrétienne est ainsi faite d'obéissances. Et là, je voudrais distinguer deux plans : le plan des relations horizontales entre êtres humains, entre frères et sœurs dans l'église et le plan vertical de notre relation à Dieu.

1) Reconnaître l'autorité de quelqu'un, lui donner de l'autorité c'est lui reconnaître la possibilité de venir un auteur. Il est d'ailleurs tout à fait intéressant de voir que les mots « auteur » et « autorité » ont la même étymologie. Reconnaître l'autorité de quelqu'un d'autre, lui donner de l'autorité, c'est lui permettre de devenir un auteur, l'auteur par exemple d'une action, d'un ouvrage. Reconnaître l'autorité de quelqu'un, c'est lui permettre de devenir responsable concrètement sur quelque chose de précis, de vérifiable, de légitime.

L'autorité qui se déploie dans ce récit ne se reconnaît pas de loin. Elle implique personnellement ceux qui la reconnaissent comme infléchissant leur propre vie. Les anciens de Capharnaüm se sont impliqués, le centurion s'est impliqué, les amis du centurion se sont impliqués. Jésus lui-même est impliqué de bout en bout. Chacun se donne de la peine.

Je l'ai dit et je le répète, reconnaître l'autorité de quelqu'un n'a rien à voir avec le fait d'une personne qui impose son pouvoir. Cela, c'est l'autorité malade du pouvoir.

La véritable autorité s'exerce dans le sens où l'on reconnaît joyeusement, avec empressement, aux autres une autorité partielle sur sa vie. Cette reconnaissance m'implique et va

déterminer certaines de mes actions. La vie de l'église est ainsi faite d'une autorité que l'on se reconnaît les uns les autres sur des sujets partiels qui peuvent d'ailleurs changer avec le temps. L'autorité humaine est toujours partielle. Ainsi dans ce récit, Jésus n'a pas obéi en toutes choses aux anciens ou aux amis du centurion. Les anciens n'ont pas obéi en toutes choses au centurion, ainsi de suite.

2) Dans notre relation à Dieu maintenant. Nous pouvons reconnaître à Dieu une autorité sur le monde et sur notre vie. Reconnaître l'autorité de Dieu, c'est reconnaître qu'il est l'auteur de notre vie et de la vie du monde. Et l'autorité de Dieu s'exerce en nous laissant à notre tour devenir auteur de notre vie, en reconnaissant que nous avons une réelle autorité partielle sur la vie, sur les affaires du monde ou dans la gestion de nos affaires.

Reste à savoir si nous exerçons cette autorité sur le mode du pouvoir autoritaire qui s'impose ou cherche à s'imposer ou sur le mode de l'autorité qui se donne aux autres et se propage selon le modèle de l'évangile...

Je vous fait remarquer quelque chose que je n'avais jamais remarqué jusqu'à ce jour : cet épisode fait suite immédiatement au célèbre enseignement de Jésus sur l'obéissance que donne Jésus : « *Pourquoi m'appellez-vous Seigneur ! Seigneur et ne faites-vous pas ce que je dis ?* » (Lc 6, 46). Jésus prolonge cette question redoutable par la parabole de l'homme qui construit sur le sable et de l'homme qui construit sur le rocher.

Jésus vient de dire que vivre avec lui, ce n'est pas seulement croire en lui d'une manière lointaine, intellectuelle, abstraite, mais que c'est lui obéir. C'est transformer sa parole en actions dans notre vie.

Et aussitôt après cet enseignement exigeant, Jésus se rend à Capharnaüm. Il va mettre en pratique lui-même ce qu'il vient d'enseigner. Il va guérir le serviteur du centurion dans ce parcours d'obéissances que nous venons de retracer.

Cet enchaînement des deux passages bibliques nous montre le lien que fait Jésus entre reconnaître l'autorité absolue de Dieu et lui obéir et reconnaître positivement l'autorité partielle des autres en se laissant infléchir par les autres.

Là où l'autorité de Dieu est totale, la reconnaissance joyeuse de l'autorité des autres est toujours partielle et provisoire.

Comme le serviteur malade qui ne pouvait plus obéir à son maître, nos relations d'autorités sont souvent malades. Les maladies de l'autorité s'appelle : l'autoritarisme qui veut obtenir par la force ou la pression quelque chose, mais aussi l'esprit de soumission qui conduit quelqu'un à obéir aveuglément à une autre personne sans discernement, l'esprit de rébellion qui consiste à se rebeller a priori contre toute forme d'autorité, la mauvaise volonté qui consiste à faire semblant d'écouter mais ne pas tenir compte de ce qui nous a été dit.

Lorsqu'à chaque cène partagée, nous répétons la phrase du centurion, nous reconnaissons que nous sommes appelés au service de l'évangile mais dans ce service, notre zèle à obéir est malade, aussi malade que l'était le serviteur du centurion qui ne pouvait plus servir son maître.

Écoutons Jésus, et regardons comment il vit. Il est dans sa Parole et dans l'exemple qu'il nous donne, la guérison de notre zèle malade d'une autorité mal comprise.

Amen !